

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Humour et fiction québécoise pour la jeunesse L'art de se distancier

Yves Beauchesne

Volume 14, numéro 2, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchesne, Y. (1991). Humour et fiction québécoise pour la jeunesse : l'art de se distancier. *Lurelu*, 14(2), 2-6.



Illustration: Dominique Jolin

Humour et fiction québécoise pour la jeunesse L'ART DE SE DISTANCIER

par Yves Beauchesne
professeur de littérature jeunesse
Université Sainte-Anne (Nouvelle-Écosse)

Comment aborder un sujet aussi fuyant que l'humour à l'intérieur d'un corpus aussi large que la production de fiction québécoise pour la jeunesse? J'ai d'abord pataugé pendant quelques mois, je l'admets, relisant ceci et lisant cela, à la recherche d'un fil conducteur. J'ai vite constaté que toute œuvre digne de ce nom recèle au moins un brin d'humour, un petit clin d'œil à la vie, et cela, même dans les textes les plus dramatiques. La vie est elle-même tissée de ces moments tragiques percés de petits hublots irrésistiblement comiques... Comment peut-il en être autrement dans les productions écrites? Ma prospection

initiale a fait ressortir une étonnante diversité de formes d'humour, du plus noir au plus aimable en passant par toutes les couleurs de l'ironie et du sarcasme. Sans oublier, bien sûr, l'humour de commande, celui qui amuse et fait vendre des livres. On n'en finit pas de découvrir la gamme humoristique dans la production québécoise des dix-quinze dernières années. Songez, par exemple, à Philibert Dupont¹, obstinément perché sur son poteau, qui veut s'y faire installer le téléphone sur-le-champ et en pleine noirceur... Ou encore à Mougoulouk² (de nulle part, rappelons-le) qui monte à bord d'un autobus scolaire, comme si de rien

n'était, en lançant un «Touk galou» qui déboussole tout le monde... Ou encore à Martin³, qui vit les moments les plus angoissants de sa fugue et qui reçoit la visite du concierge de l'école abandonnée où il s'est réfugié; le vieil homme, en faisant sa ronde, laisse soudain échapper un pet bien sonore. Cela ne manque pas de désamorcer le drame pour un petit instant au moins... En poursuivant mon exploration, j'en suis lentement venu à la conclusion que je ne pouvais pas faire une étude de type panoramique de quelque chose d'aussi insaisissable que l'humour et à travers une telle multiplicité de formes. J'ai

donc retenu huit productions renfermant chacune à leur façon un noyau humoristique suffisamment dense pour être lues sous cet angle particulier. Je ne me suis pas limité à la forme unique du roman ; j'ai retenu deux recueils de nouvelles et un récit-album en plus de deux romans intermédiaires et de trois romans pour adolescents. Chacun des textes choisis appartient à un parcours créatif dont je ne ferai cependant pas la genèse. Ainsi, l'humour d'un Poupart a changé de couleur au fil du temps. Il en va de même pour Soulières et les autres. Le regard analytique que je porterai n'a trait qu'à un moment précis de leur évolution, qu'à une phase de leur itinéraire. Ces pages ne présenteront donc pas une analyse complète de la question. Loin de là. Elles vous proposeront plutôt une relecture sous un angle précis et à partir d'une vision particulière de l'humour, celle de la distanciation.

L'humour, dans une œuvre, est pour moi l'art d'établir une distance à l'égard de soi, de soi aux autres et de soi au monde. C'est au fond la capacité qu'a un auteur de faire apparaître les ruptures et les dissonances – comiques, secrètes ou dérangeantes – qui constituent l'essentiel même de l'expérience humaine. L'humour est donc recul et détachement, et conséquemment une occasion pour le lecteur de s'interroger sur sa vie et d'apprendre à la maîtriser.



Mercier ou l'humour naturel

Dans *Le blond des cartes*⁴, Johanne Mercier offre au lecteur un plaisir rare : celui de lire (j'allais dire d'entendre) une histoire sans prétention racontée par quelqu'un qui sait voir – et montrer – l'humour qui se cache dans les interstices de la vie quotidienne. L'auteure nous donne, à travers son héroïne, la distance nécessaire pour regarder choses et situations avec le

sourire. Celui de l'humour. Les événements que vous et moi avons vécu, les pensées que nous avons eues sont présentés avec un relief qui les rend soudain nouveaux et irrésistiblement vrais. Vous vous souvenez sans doute du discours de la directrice au début de l'année scolaire ? Elle devait bien, elle aussi, être « intéressante comme un documentaire sur la vie des saumons de l'Atlantique »... Et vos enseignants ce jour-là ? « Partout y'avait des profs avec des grands sourires de début d'année. » Vous vous souvenez ? Exactement comme cela, n'est-ce pas ? Quels beaux flashes sur le rituel de la rentrée ! Voici d'autres moments, délicieusement croqués. En parlant des deux jeunes qui passent leur première soirée en tête-à-tête : « Après le souper, c'était comme si on était mariés. On a fait la vaisselle et on s'est assis dans le salon devant la télévision. Toute la soirée. Une vraie belle soirée. » Pour écrire les dangers d'être en retard à l'école secondaire : « Tu te ramasses dans une école supersévère avec une jupe bleu marine avec des plis. » En réfléchissant à l'Américain qu'elle a dû héberger à la maison, l'héroïne nommée Julie en vient à une conclusion éloquent : « Quand on ne parle pas la même langue, c'est beaucoup plus pratique de penser pareil... » Et ça pétille comme ça, du début à la fin. Deux scènes-chapitres méritent d'être soulignées de façon toute particulière. Elles constituent des critiques sociales brillantes, mordantes et savoureuses. La première, « L'histoire de Jack Jack Jack », fait un procès désopilant d'une certaine forme de nouveau théâtre... que vous reconnaîtrez rapidement.

Julie et Marie-Claude vont donc, ce soir-là, assister à « L'histoire de Jack ou la soumission de l'archange derrière la verrière ». Tout est là. L'absurdité de l'entreprise est démontrée éloquentement : du décor à la musique en passant par l'éclairage. Quant au jeu de l'acteur, je vous laisse imaginer... La seconde de ces scènes-chapitres, « La promesse de minuit », nous raconte la longue nuit de Noël où Julie a gardé deux enfants riches-gâtés-pourris. Une séquence qui en dit long sur notre société, sur nos valeurs et sur la tristesse d'avoir le ventre trop plein. Comme le dit Julie en entrant dans « la plus grosse maison blanche sur la droite avec deux garages et une cour grande comme celle du centre récréatif » : « Il n'y avait pas d'odeur de Noël dans la maison, pas de dinde nulle part, sauf moi ! » *Le blond des cartes*, un humour qui coule, un livre qui respire et qui laisse respirer.

Richler ou l'humour mythique

Avec *Jacob Deux-Deux et le Vampire masqué*⁵, nous quittons la belle légèreté d'être de Johanne Mercier pour entrer dans un texte à caractère nettement mythique. Mais traité sous l'angle de l'humour, et avec un art consommé. À travers son petit héros,



Richler aborde quelques grandes questions existentielles : le droit d'être soi-même, la liberté et les mille visages de la bêtise humaine. Par le biais de la fantaisie, et sous des dehors carrément divertissants, ce roman raconte une histoire essentielle. Jacob – comme vous et moi et quel que soit notre âge – se sent petit, isolé, abandonné et trahi. Il sent que la vie est une dure bataille à livrer. Et que les ennemis sont légion. Mais que la persévérance, l'honnêteté et la créativité peuvent être des atouts pour remporter la victoire. L'humour de Richler en est un de l'exagération. Tout dans son roman prend des proportions mythiques. L'excès des images et de la trame narrative, le climat de terreur savamment orchestré créent une distance forte qui donne à voir au-delà de l'anecdote racontée. Un peu comme dans les cauchemars.

Les lieux légendaires : cachot, cellule, portes fermées à double tour ; les figures d'autorité : le père, l'avocat, le juge, le policier, le geôlier, tout cela s'allie aux épreuves à surmonter pour créer un climat mythique d'une grande efficacité et en même temps d'un grand humour. Cette fable divertit tout en faisant une critique sévère de la société et de la place qu'on y réserve à ceux et à celles – les petits – qui n'ont pas les manettes du pouvoir à leur disposition. En fait, ce récit-fable ne parle que d'une chose : le pouvoir. Et comme dans toute fable réussie, le personnage le plus démuni – mais le plus inventif – sort vainqueur. Un texte qui donne espoir : le véritable pouvoir ne réside-t-il pas après tout dans l'imagination ?

Simpson ou l'humour des maux, pardon, des mots

Les pots me tanguent. Oui, les mots me manquent, après chaque nouvelle lecture de *Les bons mots d'Isben*⁶. Chacun le sait, la communication est l'un des jeux les plus trompeurs qui soit. Et la maladie, l'un des pires isoloirs sociaux qui soit. En donnant à Isben une maladie du langage, Danièle Simpson met en branle un merveilleux



révéléateur pour montrer l'absurdité de la vie et les traquenards du langage. En brouillant les ondes si naturelles de la communication orale, le texte fait soudain ressortir le côté bizarre des choses les plus courantes, et crée un climat de tension et de déséquilibre fécond pour l'imagination du lecteur. Quand les mots associés à un contexte cessent de signifier ce qu'ils sont censés désigner, la banalité bascule soudain dans l'inédit, voire dans le spectaculaire. La lettre recommandée que le héros nomme une «dette recommencée», pour ne donner que cet exemple-là, donne à cet objet insignifiant en soi un relief inattendu, et le quiproquo fournit à l'imagination un tremplin inespéré. L'humour de cette production prend cependant toute sa force dans les scènes qui se rapportent aux soins médicaux. Pour un grand nombre de personnes, la médecine représente un univers clos et menaçant en soi. De voir le pauvre Isben essayer de s'expliquer à la secrétaire du médecin, de le voir rencontrer le médecin lui-même puis la spécialiste et finalement de le voir étendu dans la salle d'opération – sans comprendre ce qui lui arrive et sans arriver à communiquer ce qu'il sent – fait frissonner et rire tout à la fois. Ruptures et dissonances apparaissent clairement, et la distance propre à l'humour agit sur-le-champ dans ce texte unique dans notre littérature.

Poupart ou l'humour protecteur

La forme même retenue pour l'écriture de *Le nombril du monde*⁷, celle de l'échange épistolaire, est propice à se regarder soi-même et à regarder les autres avec une certaine distanciation. Avant d'aborder la forme très spéciale d'humour présente dans ce roman, il faut souligner l'aisance avec laquelle Poupart sait faire de l'humour, à propos de tout et de rien. L'auteur aime jouer avec les mots et sait fort bien jongler avec eux. Il crée aisément des images qui frappent. Voici quelques exemples. En parlant d'un soutien-gorge: «Ce modèle-là donne au buste l'aspect d'un lance-torpilles»; relatant une randonnée: «Je marchais dans la rue, la bouche ouverte, respirant à plein volume»; en parlant du père

du héros: «Son ego est tellement bouffi qu'il bloque la plupart des ouvertures, l'ouverture d'esprit et spécialement, l'ouverture de cœur.» Cependant, l'humour que ma lecture a fait ressortir dans ce roman n'est pas de l'ordre des habiles jeux de mots. Il est plus profond et s'enracine dans la personnalité même du héros, Alex, et dans la nature du conflit qu'il essaie de dénouer aussi bien en lui-même qu'avec son père. Alex est bavard, centré sur lui-même et railleur. Il juge, condamne et attaque. Je n'ai pas éprouvé, en surface, une très grande sympathie pour le personnage et son petit ton professoral m'a agacé à plus d'une occasion. L'empathie que j'ai cependant réussi à nourrir pour Alex vient de son humour. S'il critique les autres, s'il juge tel ou tel comportement, s'il inonde toutes ses lettres de son petit je-me-moi au risque de s'y noyer, c'est finalement sa façon à lui de



se protéger de lui-même, des autres et de la vie. Alex est le genre de personnage qu'il faut apprendre à aimer, et c'est son sens de l'humour qui nous y amène petit à petit... Tout se joue dans la tête du héros. Les événements sont analysés, soupesés et racontés par son seul conduit cérébral. Les tripes, Alex s'en méfie. Et cette vive émotion qui l'habite pourtant, elle se dissimule sous les traits d'abord un peu agaçants de son humour. La trajectoire d'Alex – parallèle à celle de son père qui reconquiert sa vie en venant bien près de la perdre – en est une de la pudeur et du bluff tout ensemble. L'humour est son arme protectrice. Au-delà de ses commentaires brillants ou mordants se joue un moment crucial de sa vie, une étape importante où il grandit, apprend à s'aimer et à accepter les autres dans leur différence. Une trajectoire qui l'amènera à dire, à la dernière phrase de sa dernière lettre: «C'est mystérieux, l'émotion...» Peut-être bien qu'à ce moment-là il faut en conclure que ses défenses commencent à tomber, que l'armure de son humour commence à se relâcher et que le cœur d'Alex se met à battre avec confiance. Car pour

Alex, l'humour, c'est de vivre son petit drame intérieur tout en restant absolument cool. J'aimerais bien lire sa correspondance un an plus tard...

Soulières ou l'humour même d'écrire

*Ciel d'Afrique et pattes de gazelle*⁸ est un livre unique et étonnant dans le paysage de la fiction québécoise pour la jeunesse. Parce que l'auteur y aborde pendant 256 pages la question même d'écrire et de le faire pour les jeunes. Plusieurs textes avaient déjà révélé l'humour très particulier de Soulières. Et ce roman-ci ne fait pas exception. Les jeux de mots y pullulent, littéralement: «La musique s'est tue. Le chanteur aussi, sais-tu?»; «Le titre est, je vous le donne en mille ou en kilomètres»; «Quand je l'aurai retrouvée, les bornes-fontaines pisseront sur les chiens»; et tant d'autres formules bien frappées qui feraient la fortune d'un animateur d'émission radiophonique matinale... Les clins d'œil y abondent jusque dans les lignes de la notice biographique de l'auteur... Bref, la légèreté du ton y est presque obsessionnelle. Ce n'est cependant pas cet humour-là qui me semble remarquable dans ce texte. C'est plutôt celui du regard que l'auteur jette sur lui-même et cette constante réflexion ludique que le texte propose sur l'acte d'écrire, sur les formes d'écriture et sur la sociologie de la lecture jeunesse... Robert Soulières se montre constamment du doigt comme écrivain. En voici quelques exemples: «Ce chapitre met en évidence que je suis un écrivain audacieux et que les thèmes à la mode, durs ou délicats, ne me font pas peur.»; «Je vous expliquerai ça plus en détail au chapitre 5»; «Non, mais c'est pas une belle phrase, ça?»; «C'est le message de ce roman! Il y en a un par chapitre, faites le calcul»... Un auteur qui étale ainsi ses ficelles, se montre le bout du nez et se moque de lui-même, voilà une forme d'humour unique. L'auteur va pour-



tant plus loin. Il s'en prend à chacune des conventions propres au texte littéraire, de la numérotation des chapitres (il y a un chapitre 0!) aux formes textuelles (nous avons droit à un scénario de film, à un texte interactif, à une chanson, à une improvisation, alouette!) en passant par les différentes techniques d'écriture sans oublier les effets de mise en pages et les pastiches de toutes sortes. Le texte est montré dans toutes ses coulisses, dans tous ses artifices et dans son fonctionnement interne. La mécanique est mise à nu, et le mythe sacro-saint de la littérature et de l'écrivain se trouve déshabillé une fois pour toutes. Mais ce «strip-tease» ne s'arrête pas là. Le destinataire – l'adolescent(e) fréquentant l'école secondaire et «condamné», selon les rumeurs, aux cours de français et aux activités de lecture – peut y trouver un portrait cinglant de sa réalité de consommateur forcé. Toutes les facettes de cette tâche scolaire par excellence sont passées en revue, soulignées au fil des pages et finalement dénoncées. L'auteur étend d'ailleurs ses commentaires humoristiques à l'ensemble de l'industrie culturelle du livre de jeunesse: des slogans accrocheurs si chers aux éditeurs en passant par les chasseurs de stéréotypes au service du ministère de l'Éducation... Une œuvre est ouverte et elle se lit à plusieurs niveaux. J'imagine facilement que *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle* a généralement été reçu comme un roman léger, distrayant, amusant... Personnellement, et sans nier la force de son humour, j'ai trouvé ce texte profondément sérieux. Et d'un humour presque noir. De cette sorte d'humour qui ne peut que provoquer la réflexion de tout lecteur... et de tout artisan de l'écriture.

Plante ou l'humour des tripes

En écrivant *Le dernier des raisins*⁹, Raymond Plante a créé le premier anti-héros



pure laine du corpus jeunesse québécois. Et c'est du statut même d'anti-héros de François Gougeon que découle le merveilleux humour qui traverse ce livre. François est absolument honnête et se met à nu sans retenue. Il montre les petits côtés embarrassants de son être, ses peurs aussi bien que ses gênes. Sa timidité et son ignorance également. Il entraîne le lecteur dans une relation de complicité très efficace. Et il tend à chaque lecteur un miroir très fidèle de cette humanité dont nous partageons tous les grandeurs et les misères... François vit une série de conflits – ceux, éternels, de l'adolescence – mais ce ne sont pas ces petits problèmes qui intéressent. C'est plutôt le regard empreint d'humour qu'il nous en propose. Regard critique par rapport à lui-même. Il se reconnaît ainsi «un peu snob», préférant «le champagne à la bonne vieille bière» et convient sans hésitation qu'il est obsédé par le sexe... Il n'hésite d'ailleurs pas à faire sous forme de monologue un autoportrait bien peu flatteur, et devant toute sa classe. C'est rafraîchissant de voir un personnage-adolescent ne pas se prendre trop au sérieux! C'est cependant le regard critique que François porte sur les autres et sur la vie en général qui me semble produire le plus d'humour. Outre les portraits très réussis qu'il nous fait de ses parents, grands-parents et de ses enseignants aussi bien que des touristes qui fréquentent les Laurentides, il sait nous montrer les petites choses sous un angle révélateur. Et cela va du permis de conduire «le passeport de la mort» au slow: «Il se sont levés comme des automates qui ont envie de se frotter les uns aux autres...» Raymond Plante sait user de l'intensité d'écriture nécessaire pour créer un effet de vérité indéniable et un effet humoristique certain. Le lecteur(trice) vit ce qu'il lit. Ça se passe comme ça dans l'existence. Je pense, entre autres, à la scène du film porno dans le sous-sol des Corbeil, à celle du permis de conduire... et à celle du premier baiser pendant la fête d'Halloween. Un roman sans masque, sans action éclatante et sans aventure policière, pour paraphraser François au moment où il jette un regard sur son texte, sur le roman lui-même. Tout simplement un beau regard humoristique qui vient des tripes et qui remue l'être.

Carrier ou l'humour souterrain

Contrairement aux œuvres précédentes, l'humour n'est pas un élément visé spécifiquement dans les deux recueils de nouvelles de Roch Carrier: *Ne faites pas mal à l'avenir*¹⁰ et *La fleur et autres personnages*¹¹. Il en traverse pourtant nombre de textes comme une eau secrète. J'en ai retenu quatre qui, chacun à leur façon, en témoignent. Dans «Les gourmandises interdites», l'humour naît de la distance que procure la mémoire. Vous avez sans doute, vous aussi, fouillé dans un des tiroirs



interdits de la maison familiale ou encore fait le tour des garde-robes pour trouver le cadeau tant attendu... Ici, l'auteur nous raconte sa mésaventure lorsqu'il se mit en tête de goûter d'avance les gourmandises de Noël préparées par sa mère... Chacun peut se reconnaître dans l'impatience de cet enfant-là et compatir à la terrible leçon qui l'attendait dans la chambre froide. La naïveté du personnage nous permet d'apprécier la nôtre propre. Voilà un des nombreux ressorts de l'humour-distanciation. Dans «La moto», Roch Carrier explore une couleur plus sombre et plus symbolique de l'humour. Cette distance, si difficile à établir, celle qu'il faut un jour atteindre par rapport à la mort. Le dessin du petit Guillaume revu et compris plusieurs années plus tard à la lumière des événements est un puissant motif littéraire: «Cet enfant précoce avait tout simplement dessiné les pirouettes que faisait sa moto en emportant son corps loin de la Terre...» Un humour des yeux du cœur. «Le chanteur était beau», c'est l'humour qui se dégage de toute passion totale et irrésistible, surtout celle que l'on vit pendant l'adolescence. Ici, celle de Sophie pour un chanteur populaire. L'aveuglement de cet engouement est rendu dans tous ses petits côtés agaçants, drôles et touchants. Mais, en même temps, n'est-ce pas le comique de toute passion qui nous est ainsi montré, que nous les éprouvions à treize ans ou à quarante-trois ans?... Dans «Les cœurs en chocolat», l'auteur se sert

de la folie des régimes alimentaires excessifs pour nous déridier et nous montrer à sa façon l'ironie de nos propres vies. Au-delà de la folie de Gertrude qui se rend malade pour découvrir enfin que les autres l'aiment..., c'est notre propre aveuglement que Carrier nous montre du doigt. Mais avec un humour qui nous travaille le cœur bien longtemps après que l'anecdote a été lue et oubliée, et que le livre a été refermé. Roch Carrier chemine depuis longtemps dans les sentiers de l'écriture. C'est sans doute ce qui lui permet de laisser apparaître de façon aussi subtile et efficace son humour dans ses textes. Un humour souterrain, un second regard qui sait parler en profondeur.

L'humour est donc bien présenté dans la fiction québécoise pour la jeunesse. Et il y montre toutes ses couleurs. Cette présence est un signe de vitalité et de maturité pour une production littéraire. Elle est surtout une garantie de textes forts et stimulants pour les jeunes. Car l'humour est une arme fondamentale pour vivre et survivre. C'est grâce à l'humour, à cette essentielle distanciation, que l'on développe une attitude active devant la vie. L'humour, ne l'oublions pas, ça s'apprend. Et dans les livres, souverainement.

Bibliographie

1. *Le record de Philibert Dupont*
PLANTE, Raymond. Collection Jeunesse/Romans. Montréal, Québec/Amérique, 1984, 125 p.
2. *Mougoulouk de nulle part*
DESAUTELS, Danièle. Collection Pour lire avec toi. Saint-Lambert, Héritage, 1989, 126 p.
3. *Aller Retour*
SCHINKEL, David et Yves BEAUCHESNE. Collection Conquêtes. Montréal, Pierre Tisseyre, 1986, 144 p.
4. *Le blond des cartes*
MERCIER, Johanne. Collection Jeunesse/Romans Plus. Montréal, Québec/Amérique, 1988, 112 p.
5. *Jacob Deux-Deux et le Vampire masqué*
RICHLER, Mordecai. Collection Des deux solitudes juvénile. Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 93 p. Note: Même si ce texte a d'abord paru en anglais, je l'ai malgré tout retenu dans le cadre de ce dossier pour une infinité de raisons ayant trait à sa qualité et à sa réception par le jeune public québécois de langue française.
6. *Les bons mots d'Isben*
SIMPSON, Danièle. Collection Papillon Jaune. Varennes, Graficor, 1985, 22 p.
7. *Le nombril du monde*
POUPART, Jean-Marie. Collection Roman +. Montréal, La Courte Échelle, 1990, 157 p.
8. *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle*
SOULIÈRES, Robert. Collection Conquêtes. Montréal, Pierre Tisseyre, 1989, 256 p.
9. *Le dernier des raisins*
PLANTE, Raymond. Collection Jeunesse/Romans Plus. Montréal, Québec/Amérique, 1986, 163 p.
10. *Ne faites pas mal à l'avenir*
CARRIER, Roch. Collection Lectures VIP. Montréal, Paulines, 1984, 107 p.
11. *La fleur et autres personnages*
CARRIER, Roch. Collection Lectures VIP. Montréal, Paulines, 1985, 98 p.

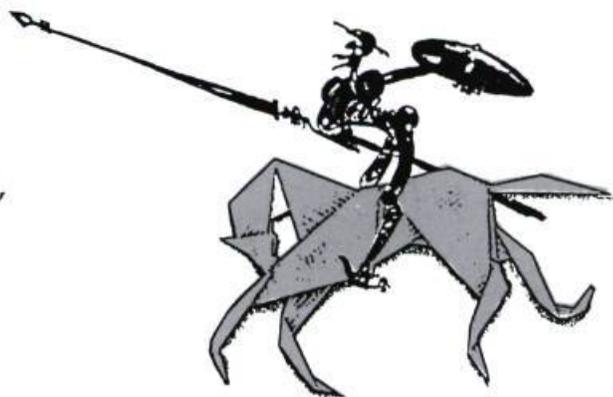
CONCOURS POUR JEUNES AUTEURS

Organisé par les Éditions Fides
en collaboration avec le Salon du livre de l'Outaouais

Ce concours littéraire est ouvert aux jeunes francophones de 16 à 20 ans. Il leur offre la chance de voir leur manuscrit publié en plus de recevoir une bourse de 500,00\$ et de toucher des droits d'auteur.

Pour participer, il faut:

- Présenter un manuscrit d'au moins 100 pages qui correspond à une des catégories suivantes: **roman** (prix du Lieutenant-Gouverneur du Québec), **science-fiction** (prix Paul-Aimé-Martin), **témoignage** (prix Gabrielle-Roy), **innovation littéraire** (prix Radio-Québec)
- Faire parvenir le manuscrit avant le 30 novembre 1991.



Pour vous procurer le bulletin d'information

Éditions Fides
165, rue Deslauriers, Saint-Laurent (Québec) H4N 2S4

Salon du livre de l'Outaouais
36, rue Fontaine, Hull (Québec) J8Y 2B6